



CONGRES EUROPÉEN DE LA FÉDÉRATION DES ANCIEN.NE.S ÉLÈVES 1 avril 2023 Valdocco Turin ÊTRE UN ENTRELACEMENT DE RELATIONS

Federica Storace

Bonjour. Merci pour votre accueil et votre invitation. Je suis heureuse d'avoir une rencontre en face à face, après la pandémie et de parler, ensemble, de RELATIONS .

Je ne pense pas qu'il y ait de thème plus approprié, alors que nous savourons à nouveau la joie de nous retrouver, pour repenser notre « être en famille » dans les œuvres dans lesquelles nous travaillons, dans les Fédérations, dans l'Association, au niveau du monde entier et dans la réalité multiforme qui nous atteint au-delà du seuil de nos environnements salésiens.

Dans une société en mutation continue et rapide, dans laquelle nous sommes tous/toutes appelé.e.s à être « présence », de lumière et de sel, peut-être Jésus nous le répéterait-il ce matin.

Ce n'est pas un hasard si c'est précisément au passage du temps que se réfère la chanson d'Ivano Fossati (1) avec laquelle nous avons commencé notre rencontre : un temps fait de valeurs charismatiques, avec des racines fortes mais destinées à avancer vers l'avenir et à mettre en mouvement.

LES RELATIONS

Elles sont définies et décrites d'innombrables façons, par d'éminents chercheurs, dans des essais, des articles et des vocabulaires divers (2).

J' ai choisi un extrait parmi tant d'autres, du philosophe Emmanuel Lévinas :

« Dans la simple rencontre d'un homme avec un autre, l'essentiel, l'absolu, est en jeu : dans la manifestation, dans l'épiphanie du visage de l'autre, je découvre que le monde est à moi dans la mesure où je peux le partager avec l'autre. Et l'absolu se joue dans la proximité, à la portée de mon regard, à la portée d'un geste de complicité ou d'agressivité, d'accueil ou de rejet ». (3)

La relation est donc la rencontre avec l'autre et la disponibilité pour construire des liens avec les personnes : non pas des chaînes mais des portes, des espaces de liberté responsable et de partage gratuit.

Dans une réalité sociale et culturelle de plus en plus orientée vers l'égoïsme indifférent et le narcissisme des apparences, la relation authentique présuppose quelques éléments fondamentaux :

- *L'accueil et l'écoute de l'autre, surtout « l'écoute du cœur » comme le rappelle le pape François (langue des signes : une anecdote)*



- Prendre soin concrètement de l'autre (« Le Bon Samaritain » est toujours un grand professeur !) (4)
- La capacité d'accueillir et de valoriser les différences comme une richesse.

Et, lorsque nous parlons de relations, nous touchons, entre autres, au moins trois *autres* points névralgiques:
la famille, la communication et la fraternité.

La famille

Je reviens au thème de la famille, qui, je le sais, a été abordé hier, pour offrir un nouveau point de *départ pour la réflexion*.

Nous apprenons tous à établir des relations avec les personnes, dès notre plus jeune âge, dans cette école très importante qu'est notre famille. C'est à partir des *valeurs*, des exemples, des enseignements reçus, en premier lieu, dans le contexte familial, que, *peu à peu*, nous développons la *capacité* d'établir et de gérer des relations avec les autres.

Et cette dimension, également *vécue* par nos saints fondateurs, revient comme un élément constitutif de *notre charisme*, du « Système Préventif » et de notre être de « Famille Salésienne », une famille résolument élargie, composée de 32 groupes, répartis dans le monde entier.

Par conséquent, une *référence* spécifique au thème de la famille AUJOURD'HUI *ne peut manquer*.

Elle diffère de celle du passé et est *une réalité* avec laquelle nous sommes appelés à nous confronter.

Nous sommes conscients des nombreuses difficultés vécues *dans* les familles qui frappent ensuite, inévitablement des générations de garçons et de filles, nos interlocuteurs *prioritaires* partout dans le monde. Des jeunes, trop souvent, marqués par la pauvreté, la fragilité et *la* souffrance qui nous interpellent en tant qu'adultes, en tant que chrétiens, en tant qu'éducateurs, surtout en tant que salésiens. Et, pas des moindres, en tant que citoyens, car un autre aspect à ne pas négliger est l'impact de tous ces problèmes sur le tissu social, scolaire, institutionnel, sanitaire et économique *actuel*.

Je pense qu'il est important de s'interroger sur la famille, voire sur *les familles* parce que, aujourd'hui, elles ont tellement de visages et vécus différents.

« *Nous qui sommes une famille* », nous devrions être conscients que les familles sont un *bien* très précieux, irremplaçable, à comprendre, à valoriser et avec lequel interagir pas à pas en raison des changements qui les touchent et les transforment.

Attentifs, surtout, à ne pas tomber dans le piège de « Il n'y a plus les belles familles du passé » (affirmation à propos de laquelle il y aurait bien des choses à redire).



Car, en nous ancrant dans un passé qui n'existe plus, nous risquons de ne pas saisir les potentialités présentes aussi dans l'inconfort d'aujourd'hui et de ne pas savoir saisir les défis du présent destinés à nous projeter vers l'avenir, nous, et, plus encore, les jeunes générations.

« Aimer la famille, avoir à cœur tout le bien qu'elle représente dans la vie des personnes et de la société, signifie avoir confiance que ce bien ne pourra être remis en question, précisément parce qu'il est enraciné dans les profondeurs des relations les plus importantes... Ce sera nouveau, différent, surprenant dans la forme, mais toujours le même sur le fond. Toujours la famille »(4).

Communication

*La relation ne devient vivante et réelle que lorsqu'elle communique, c'est-à-dire qu'un contexte d'écoute mutuelle et de **dialogue** est créé. À quoi il faut ajouter l'ingrédient indispensable, à utiliser non pas « juste assez », comme l'indiquent souvent les recettes de cuisine, mais avec lequel abonder, toujours et en tout cas, même s'il est difficile de trouver sur les étagères de nos supermarchés intérieurs: **le pardon**.*

Personne n'est vraiment ouvert à un dialogue constructif s'il n'est pas ouvert à ce désarmement inconditionnel du cœur qu'est le pardon(5).

Deuxièmement, nous devons considérer les canaux de communication qui sont nombreux. La technologie nous fournit des outils de plus en plus sophistiqués : tous des outils utiles mais, en même temps, risqués s'ils sont mal utilisés et qui ne peuvent, en aucun cas, remplacer la valeur de la « présence », du regard et du visage de l'autre.

Il est important de nous éduquer et d'éduquer à savoir distinguer de manière critique ce qu'est la dimension virtuelle de la dimension réelle. En ce moment, c'est un thème sur lequel il faut réfléchir attentivement car il touche de près, nous aussi.

Les relations « voyagent » sur les réseaux sociaux, notamment celles qui voient les jeunes comme protagonistes, et propagent, de manière de plus en plus inquiétante, des phénomènes de conditionnement, des épisodes d'agressivité qui dégénèrent en déchaînant la haine et des formes réelles de violence (harcèlement, cyberharcèlement, attaques, incitation au suicide). Une réalité virtuelle parallèle, sournoise, dangereuse qui implique même un grand nombre d'adultes (et c'est un autre fait alarmant et croissant). Un monde dans lequel les victimes et les bourreaux ne peuvent pas être clairement délimités parce que la distinction morale entre ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui respecte la dignité de la personne et ce qui la détruit, dans une perte totale de responsabilité personnelle, dans la disparition de l'individualité qui se fond dans la « masse » compris dans le sens le plus délétère du terme (4). Et ce contexte, qui comprend également des recherches sur l'intelligence artificielle, affecte déjà les relations, notre quotidien, et demande sagesse, prudence, attention et acquisition de nouvelles compétences.



Fraternité

Les relations qui se concrétisent avec la disponibilité sans jugements ni préjugés, l'attention aux besoins et aux soins de tous, le choix de chercher et de générer le bien en toute circonstance, donnent vie à la solidarité, à la dimension de se faire don.

Une autre réflexion qui nous interpelle en tant qu'individus et en tant que membres de la communauté, de chaque communauté.

Parce que l'effort acharné, la ténacité et, surtout, le renoncement pour donner et se donner aux autres, sont tous considérés, par la plupart, comme des dévalorisations: les caractéristiques typiques des perdants.

À cet égard, il me semble opportun de se référer à un mot qui a aujourd'hui un très large écho mais qui prend une signification qui doit attirer notre attention. Méritocratie.

Avant, le mérite était une valeur : un stimulant pour grandir et s'améliorer, un objectif éducatif.

On était conscient que l'on avait reçu des dons et on se sentait responsable de les faire fructifier. À partir de ce point de départ s'insèrent aussi, dans un cadre de valeurs plus large, l'engagement, l'effort, la patience et, très important : la gratitude (nos « fêtes d MERCI ») Rendre ce qui a été reçu, de mille façons différentes, a ouvert à d'autres des chemins de solidarité envers ceux qui étaient plus faibles ou, pour une raison quelconque, défavorisés.

« Parler de mérite, c'est parler de gratuité (...). La méritocratie, au contraire, devient la religion de notre temps, dont les dogmes sont la culpabilisation des et l'éloge de l'inégalité. Au XXe siècle, en Europe, nous avons combattu l'inégalité comme un mal. Au XXIe siècle, il suffisait de changer le mot méritocratie pour transformer l'inégalité du vice en vertu publique » (5).

J'emprunte les paroles de mon ami le Père Christian Carlassare, évêque du diocèse de Rumbek, au Soudan du Sud, mais qui sont aussi appropriées pour notre Europe :

« Le tissu social ne pourra être reconstruit par ceux qui cultivent la haine et le ressentiment, mais par des personnes qui s'identifient aux faiblesses des autres et qui rejettent la création d'une société de marginalisation et de division et qui travaillent au contraire pour relever les déçus, qui ont à cœur la dignité de chacun et le bien commun » (5).

C'est pourquoi nos relations fraternelles devraient également préserver et accorder une attention particulière à la lutte contre toute forme d'inégalité en faveur d'une solidarité créative et sans entrave. Ce que, en jouant à la maison, nous appelons « raison », « religion », « amorevolezza », transmis jusqu'à nos jours.

Nous pouvons donc penser des relations à 4 niveaux distincts mais liés et imbriqués l'un dans l'autre :

- la relation avec nous-mêmes;
- les relations au sein de l'Association, à ses différents niveaux;



- la coresponsabilité, c'est-à-dire les relations que nous, laïcs, entretenons avec les consacrés et les consacrées avec lesquels nous travaillons;
- des relations extérieures à l'Association, c'est-à-dire là où nous sommes appelé.e.s à construire un entrelacement fructueux avec le « monde extérieur ».

Un grand travail personnel, sur soi-même est nécessaire pour être une personne de relation toujours et pour tous. En outre, aujourd'hui plus que par le passé, il est utile de consacrer du temps à la formation, à l'information, à la mise à jour et avant tout, à la prière.

La prochaine étape nous amène à réfléchir et à évaluer la qualité des relations au sein de nos réalités locales, fédérales et associatives. Un regard qui, de personnel, fait le premier pas vers la dimension interpersonnelle en dehors de notre « noyau » le plus restreint.

Une autre étape, typiquement salésienne, est celle de la coresponsabilité. Un partage profond et authentique, humain, spirituel et opérationnel, entre les FMA et SDB et les laïcs qui forment la même famille. Un style, un état d'esprit qui met au même niveau les vocations, les sensibilités, les expériences différentes mais complémentaires. Comment est notre « coresponsabilité » ? Est-ce une interaction réelle, fraternelle, respectueuse, personnelle et associative ? Évolue-t-elle vers des objectifs et des actions partagés ou sommes-nous encore prisonniers d'une mentalité hiérarchique et pyramidale ? La coresponsabilité n'est-elle qu'un mot sur les documents ou réussissons-nous vraiment à la vivre en s'enrichissant les uns les autres ?

Enfin, les Ancien.ne.s Elèves en sortie, comme l'Église nous y invite, en ce temps de cheminement synodal.

Motivé.e.s à tisser des relations dans les domaines les plus divers, capables de créer des réseaux de communication et d'action concrète en fonction des contextes dans lesquels nous vivons et opérons.

Il existe un large éventail d'actions dans les réalités les plus hétérogènes: politique/institutionnelle, culturelle, socio-éducative, économique, tertiaire, diocèses et monde non catholique, avec une attention particulière à l'inter-religieux en favorisant le dialogue et la confrontation des foies et des différentes confessions. Une prérogative spéciale et unique des A.E. dans toute la Famille Salésienne. A saisir et à faire fleurir au mieux pour construire un avenir de paix.

UN REGARD SUR LE FÉMININ

Le potentiel d'être une femme : de l'antiquité au style de Mornèse

Depuis des siècles, c'est notamment la femme qui a été experte dans le tissage de relations (sans rien enlever aux hommes qui ont d'autres capacités et une sensibilité différente).

Par leurs caractéristiques spécifiques, pour la propension à se placer dans une attitude de disponibilité, d'accueil, comme le ventre de la mère se fait accueillant quand il porte une nouvelle vie, les femmes le sont toujours (mais il y a toujours l'exception à la règle: nous ne sommes pas parfaites!) Vous êtes capable de comprendre les dynamiques et les



situations, de savoir attendre les bons moments en lissant la rigidité pour favoriser les rencontres ou réparer les larmes et les ruptures.

Maîtresses de la réparation humaine et pas seulement de la lingerie, tisserandes d'humanité et pas seulement de draps, femmes qui pétrissent la farine pour faire monter ce qui nourrit : le pain.

« Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et mélange en trois mesures de farine, jusqu'à ce qu'il soit tout levé » (5).

Il était de tradition pour les femmes de se consacrer aux tâches ménagères, mais il me semble saisir une valorisation de la féminité dans ces paroles de Jésus qui rappellent aussi l'Etrene de cette année (6).

Une femme se salit les mains avec de la farine et travaille cette levure qui, en agissant silencieusement, fermente la pâte.

Jésus, dans une société où la femme avait un rôle subalterne par rapport à celui des hommes, se met en relation avec les femmes, parle avec elles, les revêt de dignité dont la culture, la religion et la société de l'époque les avaient privées. Tant de femmes. En ce moment, j'en suis certaine, à chacune de nous elles passent sous nos yeux.

Les femmes restent sous la croix et ce sont précisément les femmes qui sont les premières à annoncer la Résurrection. Ce n'est peut-être pas un hasard pour expliquer la génération du Royaume de Dieu dans le monde, le Seigneur emprunte cette image culinaire : une femme qui pétrit et travaille jusqu'à ce que toute la farine soit levée (à une époque où il n'y avait ni robot de cuisine ni mélangeur !).

Des femmes, laïques, ouvertes aux relations et protagonistes de la croissance du Royaume de Dieu, ici et maintenant.

Et nous, aujourd'hui, quelles femmes sommes-nous ? Jusqu'à quel point savons-nous préserver l'espérance que la pâte dans laquelle nous mettons nos mains, notre âme, notre temps, se lèvera et deviendra pain ?

Avant de nous donner quelques réponses, remontons dans le passé pour repenser aux racines, le charisme précieux de nos saints fondateurs qui reste en nous comme un ADN constitutif, malgré le passage du temps, en particulier dans le domaine des relations, et nous offre de nouveaux points de vue pour regarder vers l'avenir.

Marie Dominique Mazzarello, Main. (7)

Femme et laïque pendant la majeure partie de sa vie.

Née en 1837 à Mornèse, première fille d'une famille paysanne animée d'une foi authentique, ancrée dans la vie quotidienne.

Marie est vive, intelligente, pleine d'esprit. Elle a, comme on dit, un « caractère gentil » mais comprend vite la nécessité d'améliorer certains aspects de sa nature : l'impulsivité,



l'irritabilité, le langage prêt à la réplique. Et non sans effort. Elle s'efforce de changer, d'acquiescer de la patience, de la douceur, toutes ces vertus qui la conduisent à la rencontre et à la relation avec Dieu et avec les autres sur un chemin de « formation personnelle continue ».

Elle s'occupe bien jeune, des tâches ménagères, donc du soin et de l'attention aux besoins de ceux qui l'entourent. Comme presque toutes les femmes de l'époque, elle était analphabète, mais son père lui a appris les bases de la lecture, de l'écriture, du calcul : elle a appris la valeur de la culture.

Profondément ancrée dans les rythmes de la vie rurale, elle vit l'importance de l'assiduité et de la sobriété, de la ténacité dans un contexte de travail et d'effort (à Valponasca, en 1843, elle demande à son père de la faire travailler dans les vignes).

Puis, comme nous le savons, le choléra arrive. Altération de la santé. Mais, ce qui aurait pu être un arrêt définitif, devint un redémarrage. La jeune femme n'abandonne pas, elle observe et comprend les dynamiques et les besoins de la réalité dans laquelle elle vit et l'idée du Laboratoire est née, qui deviendra plus tard l'Oratoire, le Collège.

A partir de ce moment et ensuite, le tissu, l'aiguille et le fil, auraient fait de Marie Dominique une véritable entrepreneuse dont l'objectif était clair dès le début: aux jeunes filles, elle enseignerait un travail dans un contexte éducatif qui formerait de bonnes chrétiennes et des femmes pratiques avec quelques bases culturelles.

La vie de Marie Dominique est entièrement centrée sur les relations : avec elle-même, avec Dieu, en famille, avec le directeur spirituel d'abord. Puis avec sa sœur, ses amies, les jeunes filles de la « Pieuse Union des Filles de l'Immaculée » avec qui elle partage son rêve dans un contexte de bienveillance fraternelle (non sans quelques épisodes d'envie et de mauvaise humeur).

Enfin, les relations deviennent un entrelacement de relations, tournées vers l'extérieur, qui s'étend du Laboratoire vers une réalité toujours plus large. En bonne gestionnaire, Marie implique, dans son plan d'entreprise, l'inséparable Pétronille et Don Pestarino. Ensuite, le tailleur du village, Valentino Campi, auprès duquel les deux jeunes femmes ont appris le métier, alors qu'il était, c'est le moins qu'on puisse dire, inhabituel pour les filles d'aller dans une boutique pour hommes.

Alors qu'elles tissaient des relations avec les filles qui fréquentaient le Laboratoire, le réseau s'élargissait de plus en plus : il atteignait les mères qui leur confiaient leurs enfants et, à leur tour, les pères donc les familles du village et des villages plus ou moins voisins. Marie Dominique et Petronilla étaient partagées, en effet, entre le soin des filles et la recherche de travail jusque dans les régions voisines, à tel point que les commandes ne manquaient pas pour leur activité ni l'autonomie économique même dans un style de vie extrêmement sobre mais fait de joie sincère, d'affection, d'intuitions éducatives innovantes pour cette époque.

Jusqu'à la rencontre avec D. Bosco : cette camaraderie d'où naîtra la Congrégation des Filles de Marie Auxiliatrice, qui continuera, même après sa mort prématurée, à poursuivre



le dessein de Marie Dominique en sachant saisir les signes des temps toujours avec le style de l'amorevolezza et de la familiarité.

Juste deux exemples. Avec l'exacerbation du phénomène migratoire, les FMA se chargeront de donner un minimum de formation de base aux Italiens contraints de quitter leur patrie pour rejoindre, souvent, l'Amérique du Sud où les missionnaires salésiens étaient déjà arrivés.

Avec le développement industriel, notamment du secteur textile, dans l'Italie septentrionale, entre la fin du XIXe siècle et le début des années 1900, les Filles de Marie Auxiliatrice ne se limiteront pas à gérer leurs collèges surpeuplés. Sur la base du nouveau cadre économique et social, elles donneront vie, avec de vrais contrats, à la mise en place d'internats au sein des usines. Une nouveauté absolue pour l'époque. Les jeunes femmes, devenues ouvrières, étaient suivies par les sœurs tant pendant leur peu de temps libre, dans ces pensionnats devenus maison au sens propre du terme, et pendant les heures de travail. Les FMA, dans les usines, seront des figures de soutien, de formation et d'assistance des jeunes travailleurs, une présence appréciée par les entrepreneurs avec lesquels ils seront constamment en relation même dans les moments de tension, pendant les grèves. Les retombées éducatives et sociales seront importantes et significatives. Entrelacement de relations fructueuses.

Don Bosco, Jean (8)

Jean Bosco est né à Castelnuovo d'Asti en 1815 de son père Francesco Bosco et de sa mère Margherita Occhiena. Il était aussi le fils de paysans chrétiens, habitués au travail et à l'effort. À la mort soudaine de Francesco, Margherita prend officiellement les rênes de la gestion de la famille et s'occupe de deux autres fils et de la grand-mère paternelle, Margherita Zucca, une femme infirme à prendre en charge.

Un début difficile pour Jean qui a cependant la chance de grandir sous la direction d'une éducatrice extraordinaire, sa mère, exigeante et tendre, courageuse et sage. Femme de foi rigoureuse qui met en pratique la charité et la miséricorde malgré la misère, les difficultés qu'elle gère au quotidien. La première éducatrice de Don Bosco. La première qui s'occupe de sa formation humaine et chrétienne. La première qui le guide dans ses relations avec les autres.

Gamin, vif et entreprenant, Jean apprend aussi vite à assumer ses responsabilités et sa brillante intelligence est remarquée. Après diverses vicissitudes, le garçon arrive à l'école. Pendant ce temps, il divertissait ses compagnons et les paysans de la région, les enchantant avec des tours de magie, des spectacles, des concours sur les prairies couronnés par la prière ou des réflexions sur l'Évangile.

Quand Maman Marguerite est obligée d'éloigner son fils de la maison, commence, pour ce petit garçon qui deviendra le Saint des jeunes, la saison de la confrontation avec le monde extérieur qui, dans son cas, sera vraiment un horizon fécond et d'une ampleur extraordinaire.



La rencontre avec Don Calasso, Don Cafasso, Don Borel et plusieurs prêtres marqueront la formation personnelle et spirituelle de Jean. Mais, parmi ceux qui l'aideront à entrer au séminaire, il y a un laïc: Evasio Savio, un humble artisan de Castelnuovo qui « ne se contentait pas de jouir de l'ombre du clocher, mais s'engageait dans toutes les œuvres qui contribuaient au bien » (9). Forgeron, il enseigna au jeune homme les rudiments du métier et c'est lui qui travailla de mille façons pour ce garçon spécial : c'est aussi grâce à l'intuition de ce forgeron que Don Bosco abandonna l'idée initiale d'entrer dans la Congrégation franciscaine en choisissant une formation diocésaine. .

Innombrables sont les rencontres, extraordinaire est la capacité de Don Bosco, à n'importe quelle saison de sa vie, à entrer dans une relation empathique, authentique et claire avec les réalités les plus hétérogènes imaginables : créer des relations entremêlées. Il est impossible de toutes les mentionner.

Arrivé à Turin, c'est lui aussi, comme Marie Dominique à Mornèse, qui saisit immédiatement les urgences du contexte économique et social d'une ville qui connaissait sa première révolution industrielle et qui était la destination et, souvent, la condamnation de nombreux enfants et jeunes abandonnés à eux-mêmes, analphabètes, pauvres, exploités, destinés à devenir délinquants.

Il rencontrera les premiers dans les prisons sénatoriales et à « La Generale » (9): à partir de ce moment, et ensuite, le chemin mystérieux commencé avec le rêve des neuf ans, commencera à se concrétiser.

Homme de relation avec ses premiers jeunes, avec qui il partagera tout au point que plusieurs, ensuite, seront ses premiers salésiens. Don Bosco reste « unique » par sa capacité à créer un réseau d'aide, de collaboration, d'interactions avec le monde extérieur, valorisant les laïcs avec un style absolument nouveau pour l'époque.

Un vaste champ à approfondir dont je ne citerai que quelques épisodes et protagonistes.

Don Bosco était l'ami de Silvio Pellico, poète et patriote, qui l'a aidé à trouver les mots justes pour les différentes compositions musicales qui ont enrichi le répertoire de l'Ecole de Chant du Valdocco. « Ange de mon Dieu », « Ahi cette horrible trompette » sont quelques résultats de cette association singulière. En plus d'être parolier, Silvio Pellico a également servi d'intermédiaire entre Don Bosco et la marquise de Barolo dans un moment de tension particulière.

Nous savons que la noble femme avait choisi Don Bosco comme responsable de son petit « hospice », où étaient accueillies les filles pauvres et malades, abandonnées à elles-mêmes. Même la marquise avait fait l'expérience directe de l'inconfort de la jeunesse de l'époque en visitant la section des femmes des prisons sénatoriales qui se trouvaient juste en face du Palazzo Barolo.

Après avoir reçu le refus du prêtre qu'elle désirait tant à son service, la femme s'était offensée et s'était vengée « en lui refusant toute aide matérielle ». Silvio Pellico, au contraire, qui travaillait à l'œuvre pieuse Barolo, fit tout pour rapprocher ces deux géants de la charité turinoise. La marquise voulait un texte sur la Miséricorde Divine, Pellico fit parvenir



l'information à l'oreille de Don Bosco qui le composa immédiatement: « Exercice de la dévotion à la Miséricorde de Dieu ». La noble femme fut enthousiasmée par le travail et, tout en faisant semblant de ne pas connaître l'auteur, le récompensa amplement. Une bouffée d'air frais pour Don Bosco toujours à la recherche de ressources pour ses garçons.

La Marquise Giulietta Barolo n'a pas besoin d'être présentée. Elle avait remplacé son mari Carlo Tancredi Falletti dans ses activités caritatives et d'engagement social, elle voulait Don Bosco pour ses œuvres et, après lui avoir offert d'excellentes opportunités, le força à prendre une décision. Don Bosco choisit ses jeunes, la femme l'expulsa et lui enleva son salaire.

Mais dans ce réseau dense de contacts, il y a toute la société turinoise de l'époque: une imbrication de relations qui touche tous les domaines et compose une page de l'histoire italienne et pas que.

À une époque de mouvements révolutionnaires et d'une politique hostile à l'Église catholique, le marquis Camillo Benso, comte de Cavour, chef de la préfecture de police entre 1835 et 1847, voulait fermer l'Oratoire peut-être à cause des ragots par des informations qui ne correspondaient pas à la vérité (les ennemis de Don Bosco étaient nombreux). Il considérait Valdocco comme un rassemblement dangereux. Il convoqua Don Bosco, lui ordonna de fermer les portes de l'Oratoire et le Saint, répondant respectueusement mais fermement, ne se laissa pas intimider. Bien que traité de façon impolie, Don Bosco réprima sa colère, se déclara fidèle et honnête citoyen comme tous ses collaborateurs et ses garçons, se dit obéissant à son archevêque et prit la porte. Alors que Cavour procédait à l'obtention des autorisations nécessaires pour mettre en œuvre la fermeture, le comte Provana di Collegno, ministre des Finances, grand admirateur de notre Saint et de son œuvre éducative, intervint en faveur de Don Bosco. Plusieurs fois, il avait donné de grosses subventions à l'Oratoire, sur une base institutionnelle et privée, et, cette année-là, il avait donné 300 liras avec une note: « Pour les espiègles de Don Bosco ». Collegno était très proche du roi Carlo Alberto de Savoie qui, à son tour, estima Don Bosco et se tint constamment au courant de son travail. Informé de la décision de la préfecture de police, il chargea le comte Provana d'intervenir à la séance au cours de laquelle la fermeture de Valdocco devait être ratifiée et d'être le porte-parole de l'opinion contraire du souverain. Cavour fut contraint de déclarer l'assemblée close.

La tempête entre les deux était destinée à s'apaiser. Don Bosco retourna, en effet, à la maison Cavour pour effacer tout ressentiment. En 1848, lors de la première fête de Saint-Louis célébrée au Valdocco, deux personnalités bien connues défilèrent en procession, avec le cierge dans une main et « le jeune homme instruit » dans l'autre, puis ensuite, s'agenouillèrent devant l'autel et récitèrent la formule d'agrégation à la Compagnie de Saint Louis: il s'agissait de Camillo et Gustavo, les deux frères comtes de Cavour.

Francesco Crispi entra également dans la vie de Don Bosco et dans son réseau de relations. Exilé de Sicile à Turin, il vit Don Bosco, la première fois, dans la rue avec ses garçons et Don Bosco le remarqua : un jeune homme fatigué, visiblement affamé et l'invita à manger avec lui. Les rencontres devinrent fréquentes, les marques de charité de Don Bosco pour ce garçon émigré arrivaient régulièrement : de la nourriture, une paire de chaussures neuves et beaucoup d'attentions.



Et les relations continuèrent même lorsque Crispi, un anticlérical, franc-maçon et hostile aux États pontificaux, après l'unification de l'Italie, fut quatre fois président du Conseil, ministre des Affaires étrangères et de l'Intérieur. Les fortes frictions ne manquèrent pas. Don Bosco, cependant, gagna toujours, même dans les situations les plus délicates. Et ce sera, plus tard, Crispi lui-même qui aidera les Salésiens. Ils eurent beaucoup de mal à enterrer Don Bosco à Turin et ils se tournèrent vers lui précisément parce qu'ils connaissaient l'estime que, malgré les désaccords, le ministre avait pour le prêtre. Le jeune homme devenu ministre résolut tous les problèmes bureaucratiques.

Don Bosco a dû traiter avec ses frères Massimo et Roberto D'Azeglio, en particulier avec Massimo, qui, en tant que sénateur, poussera Don Bosco à prendre parti politiquement en échange d'offres « faites en sa faveur » par l'organisation caritative et les institutions de la ville.

C'est aussi un chef-d'œuvre d'intelligence relationnelle que le dialogue qui eut lieu le 6 août 1876, à l'occasion de l'inauguration du tronçon ferroviaire entre Ciriè et Lanzo, dont les rafraîchissements furent servis au Collège Salésien en présence de Don Bosco et des ministres Depretis, Nicòtera et Zanardelli. Les trois tentèrent de mettre Don Bosco en difficulté sans obtenir aucun résultat grâce aux réponses spirituelles, respectueuses de l'autorité mais fidèles et irréprochables au principe de « bons chrétiens, honnêtes citoyens ».

Les problèmes entre Don Bosco et les politiciens de l'époque étaient une constante compte tenu du contexte historique particulier. Des perquisitions furent ordonnées, Don Bosco risquait l'arrestation.

Il dut traiter avec le ministre de l'Instruction publique Luigi Farini et, grâce à son aide, lorsque le gouvernement, en 1875, voulut entraver les œuvres salésiennes que Don Bosco ouvrait en Ligurie, ne vint rien moins que Garibaldi. Ennemi juré des prêtres et de l'Église, informé des pressions sur les œuvres salésiennes, il s'exclama : « Mais laissez-le un peu tranquille, Don Bosco. C'est un prêtre qui fait le bien. »

Don Bosco a su conserver une liberté transparente dans ces relations, nécessaires à sa mission, mais potentiellement contraignantes. C'était une autre compétence relationnelle qui avait permis la relation avec les institutions en évitant les compromis. Don Bosco parlait de la « politique du Notre Père », une manière d'interagir avec la réalité socio-politique et économique qui, peut-être, devrait être analysée et approfondie aujourd'hui avec un regard sur la réalité de nos jours.

Les rangs des bienfaiteurs de Don Bosco étaient infinis : femmes, hommes, religieux, laïcs qui le soutenaient, l'aidaient, épousaient la cause des jeunes et de leur éducation, indépendamment de la classe sociale à laquelle ils appartenaient. Tant de prêtres et de laïcs, d'aristocrates, de simples ouvriers, de marchands qui, de diverses manières, ont collaboré à l'œuvre des oratoires. Femmes comme maman Margherite, la mère de Don Rua, celle de Michele Magon, la mère du chanoine Gastaldi, des nobles comme le marquis Arconati, qui l'a présenté à Alessandro Manzoni, et des commerçants dont Giuseppe Gagliardi : il a consacré chaque instant libre, toutes ses économies aux jeunes de l'Oratoire qu'il appelait « nos enfants ».



Une « équipe », basée sur des relations solides et profondes, à laquelle s'ajouteront les Coopérateurs et dont Don Bosco était le « coach » incontesté même quand tout ne se passait pas bien. Désormais, au seuil de la mort, sans surprise, il répétera plusieurs fois: « Aimez-vous les uns les autres », la même recommandation de Mère Mazzarello parce que les relations authentiques ont leur éternité dans l'amour.

Les employeurs ne peuvent être ignorés.

Don Bosco savait que les patrons exploitaient les apprentis. Il n'y avait pas de contrats écrits et les conditions de travail étaient presque inhumaines en raison de la fatigue et du danger. Don Bosco se présenta aux employeurs comme garant, mais exigea d'eux des règles précises. Ainsi, dans la capitale de la Savoie d'avant l'unification, les premiers contrats écrits pour l'apprentissage portent la signature de Don Bosco: le 8 février 1852 à Turin, dans la maison de l'oratoire de Saint François de Sales, le jeune apprenti menuisier Giuseppe Odasso signa le premier contrat d'«apprentissage» de toute l'Italie, sur papier estampillé pour 40 cents. Le garant fut précisément Don Jean Bosco. Pour cette raison, les inspecteurs du travail qui lui étaient dévoués demandèrent à la CEI d'attribuer au prêtre le rôle de protecteur des inspecteurs du travail, un rôle officiellement reconnu à partir du 9 mai 2022.

Don Bosco est l'un des saints sociaux dont la mémoire est restée vivante dans la culture et la dévotion piémontaises, italiennes et universelles. Avec Lui, nous retrouvons:

Le Vénérable Tancredi Falletti de Barolo et la vénérable Giulia Falletti de Barolo. Saint Joseph Cottolengo, Saint Joseph Cafasso, Saint Léonard Murialdo: tous ont fait partie de la vie de Don Bosco. Avec tous, il a vécu un entrelacement fructueux de relations.

Et nous devons aussi nous souvenir de l'abbé Ferrante Aporti avec qui les relations furent longtemps tendues et orageuses parce que Don Bosco ne partageait pas ses principes pédagogiques et d'éducation à la foi. Mais lorsqu'il s'agissait de se ranger du côté de l'Église catholique, l'abbé révolutionnaire et, parfois, ambigu, n'hésitait pas à louer sincèrement Don Bosco et son système préventif, son travail éducatif à Valdocco, le défendant publiquement même dans les moments de grande tension politique et religieuse. La prison pour mineurs, autrefois la Generala, porte le nom de l'abbé Aporti, où Don Bosco avait vu des jeunes pour la première fois. Aujourd'hui encore, l'aumônier de cette prison pour mineurs est salésien.

Pour cela, par conséquent, après cet aperçu dans lequel nous avons réfléchi sur les relations et avons fait un focus sur l'actualité des choix, des valeurs, des actions de Marie Dominique Mazzarello et de Don Bosco, demandons-nous comment nous pouvons être **visibles, proactifs, incisifs** aujourd'hui, dans nos réalités, dans un monde globalisé, dans des temps nouveaux, différents, peut-être pas trop, du passé qui est l'humus duquel nous provenons tous. L'humus, terre fertile, est aussi la racine du mot humilité: la grande vertu de Mère Mazzarello et de Don Bosco, rêveurs de l'impossible, réalisateurs de grandes actions qui ne se sont jamais mis en avant.

Je laisse deux questions à discuter en travail de groupe :



1) Comment vivons-nous notre dimension de laïcité sur le plan personnel et associatif ?
(Forces et faiblesses)

2) Comment savons-nous créer des relations entrelacées en dehors des réalités salésiennes ? (Richesse ou difficulté ou...)

Je termine par un cadeau préparé pour nous par Avisa, une de mes étudiantes de douze ans d'origine iranienne.

En pensant à l'imbrication des relations, je lui ai demandé de concevoir un de beaux tapis qui, pendant des siècles, ont été fabriqués dans son pays et qui, encore, se font chez elle. Et de m'expliquer comment elle fait. Dans ses paroles, nous trouvons peut-être la synthèse de ce que j'ai partagé avec vous ce matin.



« Avant de commencer le travail, il faut préparer un cadre en bois entièrement entouré d'un fil de coton blanc résistant. Ensuite, il faut imaginer le dessin et préparer un projet sur une feuille divisée en très petits carrés. La feuille sera placée derrière le cadre pour guider la réalisation du tapis. Ensuite, il faut acheter le nécessaire parce que la laine est colorée à la maison et les matériaux nécessaires coûtent très chers. La poudre de lapis-lazuli est



utilisée pour le bleu, certaines plantes séchées et déchiquetées pour le vert, la poudre de henné pour le rouge. Ensuite, on mélange les colorants avec de l'eau bouillante et on plonge les fils de laine dans l'eau pendant toute une journée jusqu'à ce que la couleur soit fixée. Enfin, on étale les fils de laine colorée au soleil jusqu'à ce qu'ils soient secs et on prépare les boules. Puis le travail commence. Avec un crochet solide, on prend un ou deux fils de laine et on fait de très petits nœuds. C'est un travail très fatigant et les nœuds doivent être bien serrés, avec force. On travaille en suivant les carrés du dessin : chaque carré correspond à un nœud. On procède de ligne en ligne, horizontalement, et, à la fin de chaque ligne, on donne un coup fort avec un outil semblable à une brosse. Cela rend les nœuds et donc le tapis plus résistants. Ensuite, on coupe les fils excédentaires et on recommence avec la ligne suivante. Pour apprendre à faire des tapis, il faut au moins sept ou huit ans: c'est très difficile. Les dessins des tapis sont tous inventés, ils ne sont pas préparés à l'avance. Cela demande beaucoup de temps et d'efforts mais, une fois terminés, nos tapis sont magnifiques. »

Les nœuds peuvent enchaîner ou créer des relations. Le choix nous appartient.

Je souhaite à tous et toutes, d'être de splendides nœuds qui génèrent, dans le monde, le merveilleux plan de Dieu.